

LES CAHIERS DE L'URACA



UN AUTRE REGARD SUR LA SANTE MENTALE ET SES ACTEURS

Janvier 1996-n°4

50 francs

URACA / 28, rue de chartres 75018 Paris

SOMMAIRE

Editorial : Jour des savants, nuit des esprits... : O. Ndoye page2

Interventions

- * De la thérapie occidentale par la transe : J. Donnars 8 page**
- * La possession féminine et la loi phallique : Y. Kaufmant 18 page**
- * Le Vodou : B. Kligueh 34 page**

Informations 39 page

Abonnement pour les 4 numéros de l'année : 150 francs

Abonnement de soutien : 200 francs

Prix du numéro : 50 francs

EDITORIAL

JOUR DES SAVANTS, NUIT DES ESPRITS

Peut - on s'occuper de la santé des migrants en occultant les cultures d'origine et les parcours migratoires ? Est - il important de connaître les formes de thérapie traditionnelle ? Dans la précarité et la marginalisation vécues quotidiennement à travers humiliations et ruptures , une partie de la population africaine ressent durement une exclusion révélatrice de failles plus intimes .La difficile gestion de deux cultures et le heurt entre 'ici' et 'là-bas' génèrent un compromis de mise en sommeil que la réalité ne tardera pas à réveiller avec cette panoplie de détresse et de souffrances pouvant conduire à des troubles psychologiques graves.

Le pari de l'*URACA* est de servir de passerelle entre les deux identités , d'être ce 'lieu métis' qui réconcilie . C'est en étant d'abord moi-même que je pourrai m'intégrer après. Pour cela , il faut revenir à la source , à la culture d'origine . La santé communautaire est un mode de gestion des problèmes de santé (au sens le plus large) qui intègre l'individu 'malade' dans une dynamique globale qui n'a rien à voir avec l'individualisation de la solution . A *URACA* , on recrée les conditions traditionnelles de règlement des 'problèmes' , à travers la médiation de la communauté ; on s'attache à établir le lien entre culture française et culture africaine , entre communautés et institutions .

Pour pénétrer des civilisations lointaines , assister à des cérémonies rituelles , combien d'hommes et de femmes ont parcouru le monde ? Mais les aléas du voyage et la méfiance vis-à-vis des étrangers ont souvent conduit à des échecs ou plutôt à des approches périphériques .

L'URACA a invité en septembre 1994 à Paris , le groupe *BAANI ZUMBU KABU IZE* . Ces 20 initiés ont parcouru des hôpitaux , institutions et associations de la région parisienne pour des conférences , consultations et échanges pendant une quinzaine de jours . Leur séjour s'est terminé avec le colloque des 24 et 25 septembre « Jour des savants , Nuit des esprits » . Le nom du groupe signifie '*pour que vivent les enfants de Kabu*' . Kabu est l'arbre originel ; on utilise ses pouvoirs dans l'initiation et chacune des parties ('feuille , branche,..) correspond à un esprit particulier lié à un initié . Aucun des initiés n'avait mis le pied dans une ville . Imaginons un 'moi' authentiquement ancré dans les profondeurs de la brousse béninoise , errant dans la capitale française . Ces avions , ces voitures , ces 'pistes' goudronnées , ces bâtiments , ces toilettes , ces gens pressés , ce ciel sans soleil , sans étoiles...autant d'éléments qui auront marqué nos collègues tradipraticiens .

Le but du colloque était de provoquer une rencontre entre les méthodes thérapeutiques occidentale et traditionnelle .

Comment situer la prise en charge d'un patient africain en France ?

Le *Pr Robert PAGES* (Psychiatre) a développé sa pratique psychagogique ou éthagogique . Par là , il entend toute intervention ayant pour but de contribuer au guidage de la conduite par des sujets humains , qu'il s'agisse d'autoguidage ou de guidage externe .

Selon lui , la transe est un phénomène de conduite , spontané ou provoqué , énergétiquement intense , qui inclut des comportements observables ou non de l'extérieur , et qui ont , au moins supposément , un caractère automatique ,et qui ne peuvent pas être directement interrompus ou déclenchés à volonté . Cependant , le déclenchement peut être parfois préparé , avec ou sans succès , par des actes volontaires appropriés , et parfois interrompus par des actes de même nature .

Le *Dr Marie Rose MORO* (ethnopsychiatre , maître de conférence à Paris VIII) analysera la fonctionnalité de la théorie étiologique de la possession à travers une situation tirée de sa consultation d'ethnopsychiatrie de Bobigny . Marie Rose explore avec ses patients des logiques thérapeutiques de transe et de négociation avec l'être culturel qui les habite . Pour elle , la pratique ethnopsychiatrique quotidienne tend à montrer que , pour soigner les migrants en France , il ne faut pas abraser leurs représentations culturelles mais au contraire , partir d'elles .

Le *Dr Aimé CHARLES Nicolas* (Pr de psychiatrie au CHU de Fort-de France) dira que l'expérience subjective de la transe représente une authentique déviation subjective , un saut dans l'imaginaire , une rupture avec la réalité, un dédoublement de personnalité , ..une transgression . Pour lui , les danses de possession dans la Caraïbe, bien qu'elles aient été évidemment réinventées , modifiées en quelque sorte , expriment la force d'un héritage africain . On retrouve également des mouvements Vaudou , des confréries Vaudou , qui sont en partie décalquées de ce qui se passe en Haïti et qui ont été revigorés par les Guyanais , les Guadeloupéens et les Martiniquais .

Le *Dr Jacques DONNARS* (Psycho-somaticien , Psychanalyste) expliquera , comment à l'aide la technique de la Transe Terpsichore Thérapie , il fait sourdre le discours de l'inconscient du sujet aussi bien que celui du groupe. Dans un récent article , il dit que nous tentons de diminuer notre angoisse (qui aveugle souvent l'intelligence) par des cérémonies tant laïques que religieuses : rites , prières , évocations , invocations ...; nous essayons ainsi de

circonvenir le sort pour nous le rendre favorable . Selon lui , la cérémonie magique n'agit pas sur la réalité mais , sur la représentation que l'individu s'en fait .

Le **Dr Yves KAUFMANT** (Psychiatre des hôpitaux , membre de la cause Freudienne) dira que les états de transe sont l'expression la plus intime de l'être . Il notera un caractère hyperféminin dans le culte *bori* (appétit de pouvoir) et affirmera que « ..chez la femme *bori*, il y a volonté de jouissance sans renoncer au phallus et dans l'*ombudi* un retour au phallus.. ».

C'est avec émotion que l'auditoire a écouté le **Dr Charles PIDOUX** (ancien chef de service de neuropsychiatrie à l'hôpital de Niamey) narrer ses 23 ans de coopération avec les Zima . Et le **Dr Moussa MAMAN** rappellera les pouvoirs de *Béné Koy* :- refuser le pacte, c'est tuer l'être - tu ne peux pas être l'ami d'un singe et avoir ton bâton sur l'arbre - si un boeuf est maigre , on le conduit dans la vallée - tout ce qui est sale doit se laver dans le fleuve mais , si le fleuve est sale , que faut-il faire ? Il faut alors le confier au bon Dieu .

Quant à **Basile KLIQUEH**, il nous a introduit dans le monde vaudou .

Il sera beaucoup question , pendant le colloque de **FOLEY** (chez les Dendi) et de **RABS** (chez les lé bous et wolofs) . Ces êtres culturels utilisent le corps des initiés pour se manifester .

FOLEY

Les Dendi sont un sous groupe des Djerma - Songhai qui vivent sur une zone couvrant le Niger , le Bénin , le Burkina Faso et le Mali . La religion traditionnelle fait référence à un panthéon d'esprits qui forme une véritable société spirituelle . Ces esprits , les Foley , sont les fils de *Sidi Koy* (celui qui est invisible) . Ils appartiennent à trois grandes familles :

- **Hara Koy** , génie de l'eau
- **Béné Koy** , génie du ciel
- **Marou** , esprit de la terre

A l'image des familles humaines , chaque esprit a son caractère propre et son savoir faire qui dépendent en partie de sa lignée . On fait appel à Hara Koy pour la pluie , à Béni Koy pour éviter les catastrophes naturelles et à Marou pour l'agriculture et la chasse .

Lorsque commence la cérémonie , les musiciens (Gogue) jouent la musique des esprits et chantent leur généalogie . Ils appellent tour à tour les différents membres de sa famille pour inciter l'esprit à venir . Dans le même temps , les initiés dansent en cadencant des pas symbolisant la danse de l'esprit . Tous les esprits ne se manifestent pas forcément , certains ont des apparitions très épisodiques (parfois tous les 10 ans) . Si l'esprit juge que les conditions

réunies sont favorables , *il choisit un 'cheval' parmi les initiés* qui lui sont voués . La transe débute , l'esprit danse et parle .

Les initiés spécialisés dans les thérapies par la danse de possession , ces grands prêtres , sont nommés *Zima* . Ce mot vient de Zi ma ka qui signifie celui qui est capable de traverser les eaux sans l'aide de moyens matériels . Le Zima peut se trouver en position d'interprète quand l'esprit utilise une langue autre que le dendi . On peut penser au psychanalyste , interprète entre le patient et son inconscient .

RABS

Généralement , quand on dit *Ndoep* , on pense à la séance publique qui est loin de représenter toute la thérapie . Cependant , c'est la principale étape extérieure : tout le monde est autorisé à voir , à entendre et même à participer activement . Le son du tam-tam correspond ainsi à une invitation . Il y a plusieurs manifestations à tam-tam au Sénégal mais , les sons sont différents . Celui du *Ndoep* est particulier et unique ; on ne peut pas le confondre à un autre . L'aspect spectaculaire est saisissant :- les magnifiques tuniques colorées et les danses spécialement mesurées des thérapeutes - la transe violente , épuisante et terrassante - ces 'gens' qui boivent 20 litres d'eau de mer en trois minutes , qui soulèvent une centaine de kilos...

Avant l'arrivée des européens au 17^e siècle au Sénégal et même celle des arabes au 10^e , les Lébois étaient tous animistes . Encore aujourd'hui , à Yoff (village à la périphérie de Dakar), chaque famille a son génie . Les Rabs (esprits ancestraux) sont présents dans les autels . Pour les contenter , des sacrifices doivent régulièrement être faits . Ne pas respecter cela équivaut à une offense , donc la possibilité d'être rendu malade par ces Rabs . Les Lébois et les Wolofs ont recours à la thérapie du *Ndoep* pour soigner les victimes des esprits ancestraux .

Le nom de *Ndoep* viendrait du mot *Doep* qui signifie retourner quelque chose . Si un Rab te rend malade , ton '*Fit*'(le moi) s'en va ; tu n'es plus la même personne . Les gestes et paroles incompréhensibles se succèdent et l'incohérence (souvent) motrice est totale . La thérapie du *Ndoep* devra faire revenir la personne que tu étais . Si on veut faire revenir le Fit , on le plaque au sol . Le Rab qui s'empare de ton Fit l'amène vers une trajectoire autre que la naturelle . Alors on renverse le Fit par terre , à la racine , là d'où est venu l'esprit . *Le renversement préserve le moi* . La thérapie du *Ndoep* a débuté et s'opère ainsi la remise en état qui aboutira aux paroles décentes , aux habits corrects , à l'arrêt de se coucher partout , ..L'origine du *Ndoep* ne se trouve pas au Sénégal , les Lébois ont émigré de l'Egypte avec cette thérapie (nous développerons cela dans un autre article) .

Le Ndoep , selon **Balla NLANG** (Directeur du Centre de Recherche Cheikh Anta DIOP de Yoff), le *Ndoep*, c'est un 'jatt'(évoocation) que les thérapeutes gardent jalousement , « *celui qui ne connaît pas ce jatt ne peut pas connaître le Ndoep* , c'est le 'limaye' (prière) de la thérapie , la demande d'autorisation . Avec ce jatt , la séance est protégée ». Le Ndoep concerne principalement un public féminin ; il est très rare , de ce qu'en voient les gens (les séances publiques) , de percevoir une participation active d'hommes . En Egypte , les prêtresses de culte étaient plus nombreuses que les prêtres .

C'est la femme qui met au monde les enfants auxquels s'attache le Rab . Chez les Lébous , on priorise la lignée maternelle . Le frère de même père peut faire du mal mais , jamais celui de même mère . Le Rab connaît tout cela et ne suit que le '*Mène*' (sève maternelle) .Il choisit de préférence le sexe féminin . L'homme peut être secouru par le Rab et dans ce cas , il devra donner à sa soeur , gardienne des '*xambs*' (autel) , de l'argent afin qu'elle fasse un sacrifice (lait caillé , poulet , ..) . Si cela n'est pas fait , le Rab peut rendre l'homme fou . Un transfert symbolique s'opère généralement de l'homme vers la soeur .

C'est la personne la plus proche de l'ancêtre qui est choisie (à quelques exceptions près) , celle qui lui 'ressemble le plus'. D'après **B. NLANG** , l'odeur est déterminante dans la liaison individu / Rab : « certains ont la même odeur que leur père et d'autres se rapprochent de leur mère . Le Rab ne suit que l'odeur . Les enfants d'un couple n'ont pas le même groupe sanguin; c'est comme si le Rab suivait l'enfant qui a le même groupe que sa mère ». En effet , le Rab est comme le chien par rapport à l'odeur ,il ne s'intéresse qu'à cela au début . Au sentir de l'odeur , il sait s'il peut (ou pas) composer avec la personne . Plusieurs individus qui s'étaient toujours éloignés des Rabs , les ignorant totalement , se sont retrouvés , à la mort de leur mère , héritiers du culte . L'exemple le plus frappant est celui de la grande thérapeute actuelle **Siga MBENGUE** qui n 'a jamais voulu s'approcher des Rabs . Aujourd'hui , c'est elle qui dirige les *Ndoep* se déroulant dans la région du Cap - Vert (Dakar et banlieue) .

Quand on considère le niveau des rapports culture / mental , on est dans le champ de l'ethnopsychiatrie . A l'URACA , nous ne sommes pas loin de la psychiatrie sociale si l'on considère les définitions de **R. BASTIDE** (Sociologie des maladies mentales Flammarion,1965). Il explique que « si l'on étudie la dimension culturelle dans la mesure où elle est englobée dans les troubles mentaux vécus , *on fait de l'ethno-psychologie pathologique* ». C'est exactement le champ dans lequel nous nous plaçons .

DE LA THERAPIE OCCIDENTALE PAR LA TRANSE

Dr Jacques DONNARS

Pendant plus de vingt ans, j'ai pratiqué et fait pratiquer dans mes groupes de travail des techniques de transe. J'y ai vu apparaître des phénomènes étranges qui m'ont amené à me poser énormément de questions sur les liens qui unissent notre personnalité sociale, que j'appellerai le gestionnaire, notre individualité profonde et notre corps.

L'action de la transe sur la douleur est bien connue. Je n'y reviendrais pas ici, mais pour faire écho à ce que nous disait Charles Pidoux à propos du substratum comitial où l'organique est impliqué, j'évoquerai pour vous l'histoire de ce garçon fort intelligent et cultivé, fonctionnaire apprécié, qui présentait des crises comitiales avec morsures de la langue, énurésie et amnésie rétrograde, perturbations importantes de son électro-encéphalogramme, sans localisation précise. Ces crises se déclenchaient malgré une importante couverture d'anti-comitiaux.

Il était venu me demander de faire des trances. J'ai d'abord refusé ; il avait insisté. Nous avons entrepris, sous surveillance, de voir ce qui se passerait en induisant quelques trances chez lui. Nous avons été très surpris d'obtenir une grande amélioration. Pendant plus d'une année cet homme a vécu sans crises.

Il a commencé, malgré mes objurgations, à arrêter ses médicaments se considérant comme guéri. Malheureusement, il a fait un état de mal, ce qui montre bien que la réalité organique d'une lésion peut être tenue en respect pendant longtemps par des techniques psychiques, mais que nous devons rester très vigilants quand une organicité peut être en cause.

Je pense qu'il y a lieu ici de faire clairement la différence entre **transe** et **possession**. La **possession**, alias **adorcisme** (1) de Luc de Heuchte, est pour moi l'utilisation d'une imagerie mentale qui se trouve fournie à un adepte par un système de culte au cours d'une cérémonie. Il y a lieu, directement ou indirectement, un enseignement, un contact assurant une connaissance avec la représentation d'une force douée d'intelligence et de pouvoir, avec laquelle il est possible d'entrer en contact soit par le dehors, comme on s'adresse à une entité extérieure à soi

avec laquelle on dialogue ou de laquelle on s'entretient avec les autres membres du groupe, soit par le dedans, en laissant cette force occuper notre propre véhicule corporel dans lequel se produiront pour le groupe des manifestations très convaincantes de la présence de l'entité.

La transe est un état dans lequel notre vigilance se trouve détournée de ses fonctions habituelle qui consistent à veiller au bon contact de notre personne avec le monde extérieur aussi bien en ce qui concerne la pesanteur, le chaud, le froid qu'avec le regard des autres, leur manière d'entrer en rapport avec nous, notre rapport avec eux et la manière dont les échanges peuvent se faire de la façon la plus harmonieuse possible.

Le moi gestionnaire se trouvant ainsi suspendu, une intense présence intérieure se découvre, présence pour laquelle les images, les goûts, les sons semblent se relier à l'ensemble archaïque de vécus très forts qui peuvent même submerger provisoirement notre système mémoriel.

Autrement dit, quand le sujet essaie de faire surgir une description de ce qu'il a vécu, il y a des trous, des amnésies et des hypermnésies ; ces amnésies ne sont pas totales et , dans les heures qui suivent , des pans entiers de ces vécus peuvent revenir à la mémoire.

C'est la raison pour laquelle j'invite les participants à nos séances à faire une synthèse après leur retour à une situation normale, c'est à dire après un temps de récupération satisfaisant où ils retrouvent leur système gestionnaire.

Cette synthèse qui se fait oralement ou par écrit permet de plonger dans le fantastique matériel ramené au jour de la pensée discursive et qui est extrêmement précieux pour un travail analytique, car le sens s'y lit bien souvent à livre ouvert, ce sens dont notre face tente de se protéger si habilement.

J'utilise, en effet, la TRANSE TERPSICHORE THERAPIE, technique inventée dans les années 60 par un psychiatre de Rio de Janeiro, le Dr David Akstein, à partir de rythmes de Condomblé et d'Oumbamda, et ceci à des fins thérapeutiques dans lesquelles on élimine les psychoses ; je n'ai pas la même position que lui ; mon fils Alain et moi-même, nous avons accepté d'une manière relativement limitée, un certain nombre de « borderline » et de psychotiques dans nos groupes, tout ceci avec des fortunes diverses.

Racontons un peu, pour ceux qui nous écoutent et qui n'en savent rien, ce que c'est que la TRANSE TERPSICHORE THERAPIE et quelle est la différence avec les rites de POSSESSION.

Akstein a observé, au cours des séances de Condomblé, qu'un certain nombre de mouvements stéréotypés se produisaient ; je les ai moi-même observés, aussi bien en regardant

travailler les gens du N'doep que les Gnawas ou bien encore les adeptes du Vaudou, de l'Oubamda, etc...

Ce que l'on note, ce sont entre autres des rotations de la tête ; chez les femmes, c'est parfois très spectaculaire, parceque qu'il y a ces longues nattes qui courent derrière la tête et qui ajoutent un

aspect presque féérique au rythme de la musique. C'est à partir de ces phénomènes de rotation que

David Akstein a eu l'idée de trouver là ce que j'oserai appeler un **signe-signal** au travers duquel

il déclenche le processus en cause. Sur le rythme de la musique, il imprime une rotation de la tête sur le cou pendant quelques minutes, puis il lâche et la transe commence.

Pour ma part, j'ai pratiqué, pendant des années ces rotations dans un absolu et total silence ; au travers de techniques non musicales, j'obtiens la mise en place de phénomènes de transe aussi bien et parfois même mieux qu'avec les rythmes.

Ici on ne peut donc plus dire qu'il s'agit de possession par le rythme extérieur à l'individu, mais de retrouvailles avec des modes d'expression qui sont à l'intérieur de lui.

Ceci indique qu'il y a possibilité de faire surgir, dans l'individu, par un signal simple, ses propres rythmes à lui. Les blocages que la société nous impose pour nous rendre conformes à ce qu'elle attend de nous peuvent être levés. Tout se passe comme si il était possible dès lors de laisser un individu montrer ce qui, dans la cité, lui est parfaitement interdit, en dépassant sa honte, ses angoisses et en laissant paraître ses pulsions...

Ici je pose donc une question difficile : puisque nous ne sommes plus dans ce que nous racontions tout à l'heure (pour reprendre la très belle expression « *d'être culturel* »), nous ne sommes plus devant un phénomène qui s'appuie seulement sur un *être culturel*, puisque *d'être culturel*, ici, il n'y en a provisoirement plus ! Nous vivons, au contraire, une plongée dans quelque chose qui est de l'ordre de l'INSTINCTIVO MOTEUR de base, c'est à dire passage fort, violent, d'une force qui se trouve à longuer de temps refoulée à l'intérieur de nous et qui, soudain, jaillit, quand on lui en donne la possibilité : *ça jaillit et c'est sauvage*.

Parlant avec une mambo haïtienne du phénomène en question, nous étions arrivés à l'idée qu'il y avait effectivement, à côté de ces trances bien domestiquées par les êtres culturels, des phénomènes brutaux de trances immédiates qui sont regardées, par un certain

nombre d'officiants que j'ai approchés, comme dangereuses ; ils s'en méfient terriblement et les appellent les possessions sauvages par des entités non repertoriées.

C'est avec cette technique que je travaille depuis vingt ans. Il m'est apparu d'une manière évidente que ces RYTHMES SAUVAGES qui surgissent ainsi de l'être ont un SENS, comme si, des profondeurs de nous-même, des énergies ont quelque chose à dire, à dire à la partie consciente de l'individu mais aussi au petit groupe social qui se trouve là et qui est terriblement concerné par ce qui se passe au milieu de lui ; c'est un truchement secret et profond qui surgit de nos tripes et qui s'adresse à l'ensemble du groupe auquel une évidence qui est de l'ordre de l'indicible peut soudain s'exprimer avec des gestes, des cris, des larmes, des cris, des rires, des crampes à la sortie, avec un ensemble de jeux, de mimiques d'une richesse extrême.

Mais le phénomène ne s'arrête pas ici.

Quand cet individu, épuisé, s'est arrêté et a été conduit sur le bas côté de la salle pendant le temps nécessaire pour se récupérer, après : nous nous réunissons de nouveau, nous allons donner la parole à celui qui s'est exprimé d'une manière si violente, qui s'est tordu comme le serpent Damblala, sur le sol, ou qui s'est dressé avec des gestes prodigieux, alors qu'il ne sait rien du personnage qu'il incarne.

Et ceci m'amène à parler d'une expérience récente : c'était en 1990, à Rufisque, à quelques km de Dakar ; il y avait là un N'doep ; avec mon petit groupe du « Corps à Vivre », nous vivons avec eux la musique et les rythmes qui se dégagent ; et voilà que deux d'entre nous (deux « toubabs ») viennent se mêler à eux et entrent en transe !

Evidemment, pour mes compagnons, c'est facile, puisqu'ils le font souvent avec moi à Paris ; mais c'est d'abord accueilli avec une extrême stupeur par les participants au N'doep, et ensuite avec une gentillesse, une compréhension extrêmes.

Je demande alors à la N'doep kat chef qui se trouve là : « *Pour vous, que s'est-il passé ?* » Elle me répond : « *C'est très simple, c'est le « rab » d'à côté qui est venu en visite là ; il est entré dans « un tel » le plus naturellement du monde!* ».

Et voilà une autre à qui il arrive la même chose. Les N'doep kats reconnaissent cet autre « rab »...

Cela m'a plongé dans un immense questionnement : voilà des gens qui ne savent rien de l'entité culturelle qui est là mais qui la vivent, en voilà d'autres qui la reconnaissent ! C'est vrai ; ce qu'ils m'en disent correspond, d'une manière curieuse, au caractère de chacun d'entre eux.

Et j'en arrive alors à ce qui, je crois, a été pour moi comme une espèce de grand lever de rideau sur quelque chose que je ne comprends absolument pas.

Comment le diagnostic avait-il été porté par la N' doep kat sur l'entité en question ? Par deux choses : par le rythme de la musique sur lesquels ces personnes étaient parties et aussi par les mouvements qui s'étaient déclenchés dans leur danse.

Quelques jours plus tard, j'ai rencontré, en brousse, un garçon qui était un « tireur de FA ».

Beaucoup d'entre vous savent ce que c'est que le FA ; au moyen d'un collier de graines que l'on jette à terre, on peut lire leur configuration qui compose des figures de Géomancie. Et voici que, au lieu de voir l'image de ces noix jetées sur le sol représenter simplement une figure, je me suis mis à entendre la figure ; j'ai entendu, par exemple, FORTUNA MAJOR.

Je l'entendais au lieu de la lire ; j'étais passé du « *non-espace/non-temps* » à « *l'espace-temps* » et ce passage me donnait soudain un sentiment d'allégresse extrême ; j'ai essayé ensuite de dire : « *Mais il y a une possibilité de lecture* » ; autrement dit, il y a ici un sens structurant et je ne vois pas d'objection à ce que cette notion de sens rejoigne ici la notion d'esprit à travers la parole qui nomme l'être culturel dont on vient de nous parler il y a un instant.

Je pense effectivement que nous sommes ici devant quelque chose qui est de « *l'homme* », de « *l'humanité toute entière* », que nous sommes devant quelque chose qui va infiniment plus loin que ce qui se passe dans tel autre ou dans tel troisième ; ce n'est pas parce que ça va se passer au Brésil ou bien au Bénin ou bien ailleurs encore ; partout les rythmes que nous portons à l'intérieur de nous sont des rythmes au travers desquels nous pouvons enchanter et enchaîner et déchaîner à l'intérieur de nous ces grands phénomènes instinctivo-moteurs dont nous apportons promesse de lecture ; cette lecture reste à faire, et je souhaite beaucoup, maintenant que je suis retiré de la partie active, continuer l'effort de décryptage avec ceux qui le voudront bien .

Car nous allons trouver aussi ce décryptage de l'autre côté du monde, cette fois-ci nous allons quitter l'Afrique et l'Europe pour aller en Asie .

En Asie et qu'allons nous trouver?

Nous allons trouver la même chose, mais cette fois-ci ça s'appelle les soixante-quatre hexagrammes du YI KING ! Cela signifie que, d'un bout à l'autre du monde, autour des notions de 4, de 8, de 16, de 32, de 64 -nous pouvons continuer plus loin -, nous retrouverons quelque chose qui est ordre de genèse.

Je veux dire par là que : oui, il y a deux parents ; oui, il y a quatre grands parents ; oui, il y a huit arrières grands parents ; oui, il y a seize arriere arrière grands parents ; et ainsi de suite... Et, à travers tout cela, à l'intérieur de nous, dans nos corps, vibre et vit quelque chose d'immense et de totalement inachevé, dont nous avons la tâche de poursuivre l'achèvement. C'est notre rôle ici dans ce monde ; peut-être qu'une réunion comme celle d'aujourd'hui est là pour y contribuer ! Merci.

DEBATS

Charles Pidoux :

Il est évident pour tout le monde que tu es un sorcier diplômé et que tu te permets de jouer les apprentis sorciers. A Port au Prince, j'étais avec des intellectuels très à l'aise avec les foutaises du Vaudou qui n'existait pas pour eux. Eux, ils étaient diplômés ; eux, ils ne croyaient pas à tout ça. Je me promenais avec eux, j'en ai eu deux qui, entendant la musique d'une cérémonie, sont entrés sur le macadam en transe ; il a fallu les transporter d'urgence à la clinique pour les faire « civiliser », c'est à dire pour domestiquer la crise sauvage que l'on déclenche chez toi !

La deuxième remarque que je ferais à propos de cette apprentie sorcellerie à laquelle tu te livres est la suivante : au lieu d'une culture, tu fournis une sous micro-culture improvisée : ce sont les gens de ton groupe ; c'est un petit gang ton groupe ; c'est une bande de bandits new-yorkais ! Ils ont un langage à eux, ils ont un culte à eux, c'est comme une église charismatique ; ils fournissent ça comme accueil bienveillant, compréhensif, acceptant, au type qui se met à se rouler par terre et à jouer les serpents. C'est une hypothèse que j'émet.

Mais la caractéristique d'un culte traditionnel c'est qu'il fournit un cadre codifié depuis des millénaires.

Tout à l'heure, on parlait d'hypnose ; notre ami Chertok s'était toujours opposé dans des réunions comme celle-ci à Pidoux : « *Mais Pidoux, vos histoires de possession, c'est de l'hystérie et c'est de l'hypnose ; ce n'est pas autre chose !* » Alors j'avais une outrance pour lui répondre ; je ne lui clouais pas le bec, parceque je n'avais pas envie de le faire et que c'était impossible, mais je lui répondais par une fuite, par un virage sur l'aile. Je disais : « *La différence que je fais entre un possédé, entre un hystérique d'ici, de chez Charcot, et un possédé dans le culte de possession, c'est que : qu'est ce que c'est qu'un hystérique ? Qu'est*

ce que quelqu'un qui nous emmerde dans un hôpital ou dans un salon ? Il raconte sans le savoir et sans comprendre quoi que ce soit, à des gens qui n'y comprennent rien, des histoires de « touche-pipi » ou, comme le disait Charcot, des histoires « d'alcôve », des histoires de « cul » ou d'autre chose. C'est un type qui ne sait pas de quoi il parle à des gens qui n'y comprennent rien ! Qu'est ce que c'est qu'un possédé ? C'est quelqu'un qui, lui aussi, ne sait pas ce qu'il exprime des choses qui lui sont peut-être personnelles, mais à des gens qui lisent à livre ouvert et disent : « C'est lui ! Koubéïni, bienvenue, c'est bien toi ; tu es arrivé ici ; maintenant parle nous ; maintenant instruits nous ; maintenant élève nous à la hauteur de cette valeur culturelle que tu représentes ».

Pardonnez-moi mon enthousiasme !

Jacques DONNARS :

Permetts moi de te répondre rapidement : je ne me sens pas appartenir à un « gang » ! Je ne crois pas non plus que j'appartienne à une « sous-culture », mais quelqu'un qui tente, par toute une série de moyens, d'élargir, au contraire, les champs et de les faire communiquer entre eux ; quand je vois des gens au Brésil venir nous montrer comme à Dakar il y a deux ou trois ans, les magnifiques cérémonies du Condomblé, avec les voiles et les couleurs, je vois la même chose que ce que j'ai vu en côte d'Ivoire, ou bien chez le Dogons ; c'est la même histoire ! Je crois, par conséquent, que nous en sommes arrivés au moment où nous allons peut-être pouvoir faire l'accrochage entre toutes les cultures et leur donner véritablement un place « scientifique ».

Pourquoi, à un moment donné, n'aurions-nous pas le droit de dire : « voilà un phénomène qui se trouve dans le monde entier ; il doit être reconnu ». Peut-être, à ce moment là, aurons-nous aussi le « droit », nous autres les Européens qui, pendant des siècles abominables, avons été torturés par le Saint-Office, de retrouver les racines, dans nos propres pays, car, que ce soit en Bretagne, en Guyenne, dans le Limousin, dans le Morvan ou ailleurs - je pense à la « gavotte des montagnes », par exemple, dans les monts d'Arée, en Bretagne - des phénomènes de cet ordre se passaient, on le savait très bien, et il a fallu des gens comme le Père Maunoir pour venir mettre des péchés là où il n'y avait pas besoin d'en mettre ! Je crois qu'il y a eu à un moment donné, dans l'Eglise romaine, une sorte de terreur ; nous sommes à l'heure actuelle- je le dis devant tous - je me considère comme quelqu'un qui a été mutilé dans sa culture et je crois que, par le chemin que vous ouvrez en ce moment, vous vous réconciliez avec certaines de nos racines.

Charles PIDOUX :

C'est tout à fait juste ; seulement cette culture existait, il y avait des mythes ; il y avait des valeurs supérieures au groupe, à ce moment là, dans les Monts d'Arée et ailleurs ; tandis que, chez les Convulsionnaires de Saint-Médard, il n'y avait pas de mythe ; ils n'avaient pas de culture. Le serpent Dambala, c'est une chose, les Convulsionnaires de Saint-Médard, c'en est une autre. Je t'ai dit que tu donnais la paix à des gens en leur fournissant l'accueil d'un groupe ; je ne t'ai pas dit que tu étais un « gang »...

Jacques DONNARS :

C'est pourtant bien ce que tu as dit !

Charles PIDOUX :

Tu as créé un « cocon de réception » ...

Jacques DONNARS :

« Un cocon de réception » : d'accord ! J'accepte, mais, au travers des paroles qu'ensuite ils expriment, ils se relient ; c'est la chose importante, c'est à dire qu'à un moment donné, au travers de la parole, nous voyons poindre des malaises archaïques qui remontent au plus profond des âmes et peuvent enfin prendre forme et se dire.

Charles PIDOUX :

Ce sont des paroles qui nous sont communes ; à partir du moment où elles deviennent communes, la guérison intervient.

Jacques DONNARS :

C'est là qu'un être culturel que nous allons pouvoir reconnaître partout où nous irons va pouvoir nous donner accès à quelque chose de très important, parce qu'il est « *humain* », il n'est pas seulement celui du Bénin, de Côte d'Ivoire ou des Dogons... Il y a quelque chose qui vient de plus loin que la culture !

Serge LELANDAIS :

J'aimerais peut-être juste prendre la parole un petit instant pour faire le pont entre les deux orateurs sur la scène et une synthèse qui pourrait peut-être aider un peu tout le monde à être d'accord sur ce thème. On a parlé du fait de pouvoir apprivoiser quelque chose de très intime, de très profond. Ce que Jacques Donnars tente de faire apparaître, ce n'est pas seulement qu'il y ait des « *êtres culturels* » reconnus -ça, c'est peut-être quelque chose qui vient après- mais il y a peut-être une chose que moi j'appelle comme une sorte de structure tout à fait archaïque, qui est complètement fondamentale à tout être humain et qu'en fait ce que l'on va interpeller là : c'est cette notion archaïque... Il y a, pour moi, un terme qui n'est pas encore apparu pour l'instant : c'est la dimension spirituelle ; dans la mesure où on peut accepter de laisser émerger quelque chose de tout à fait archaïque en l'être humain et que, de cet archaïsme-là, on n'en a pas peur parce que c'est quelque chose qui est de l'ordre de la vie, et que cette vie là est avant tout amour. Chaque humain est porteur de son message, porteur de son expression. A partir de ce moment, en tant qu'expérimentateur, clinicien ou ethnologue, on peut laisser apparaître quelque chose qui est de l'ordre de « *l'humain* » ; mais pas de l'être humain avec sa mécanique psychologique, quelque chose qui est beaucoup plus intime et beaucoup plus profond. Les systèmes sociaux sont là comme pour endiguer cela, parce que ça signifie que chaque être humain est totalement autonome, dans cette structure fondamentalement archaïque. Chacun d'entre nous est autonome, et chacun d'entre nous est porteur d'une parole par le fait même de l'être que nous sommes dans ce monde ; je m'en tiendrais là... Le seul élément, c'est d'accepter que nous avons des structures fondamentalement archaïques sur lesquelles peut se construire la pensée ; tant que l'on considère que le spirituel se limite dans une dimension de la pensée, on n'est pas dans le spirituel ; c'est en ce sens-là qu'avec Jacques Donnars, nous avons un courrier actuellement où j'en viens à évoquer que la notion de l'objet est la présence même du divin. Si on est à même de se rendre compte que tout objet nous renvoie à cette position de nous-même comme sujet et qu'à cela, il y a une antériorité qui est l'existence, le bavardage s'arrête !

Jacques Donnars :

Merci d'avoir introduit ce mot de « spiritualité ».

François Douineau :

Je vais essayer d'être rapide ; ce n'est pas une question ; je suis un cinquantième ou cent-cinquantième couteau de la mafia donnarsienne, c'est-à-dire que j'ai expérimenté ce

travail. Comme Jacques Donnars a parlé des rotations de la tête, je veux bien qu'on ait des explications avec l'oreille interne ; toujours est-il que ça fout en l'air « *l'espace-temps* » tel qu'on le voit habituellement ; et ça fout par la même occasion en l'air toutes les structures conventionnelles, c'est-à-dire que ça déshabille beaucoup de choses ; ce qui fait que notre « *espace* » tel qu'on le conçoit en tant que scientifique est complètement fardé, complètement fabriqué et, quelque part, on le perçoit autrement. Freud avait déjà remarqué qu'au niveau des rêves, il n'y avait pas ce fameux « *espace-temps* ». Dans les rêves, on se balade un peu n'importe où, le temps n'existe pas pareil.

Ce mouvement nous fait fiche en l'air l'espace tel qu'il est, mais, par la même occasion tout ce qui est conventionnel. Et que trouve-t-on derrière ? J'ai pratiqué, mais j'ai vu beaucoup de gens ; et il y en a qui, apparemment, prenaient leur pied, et il y avait des choses et des choses qui se passaient, tandis que, chez moi, il ne se passait pas grand-chose ! Mais, au moins, il se passait cette chose : je me retrouvais dans un lieu qui n'était plus structuré du tout dans l'espace, dans son temps, dans ses conventions, mais qui avait une grande présence ; une certitude qu'au delà de l'habillage, qu'au delà du maquillage, il y avait du monde ici ! Et je n'y suis pas allé dans un but thérapeutique, j'y suis allé dans un but de recherche, d'envie. Je savais que Jacques Donnars sentait le soufre, alors je me suis dit : « ça sent fort ! », on est facilement attiré ou repoussé ! J'y suis allé comme ça, mais je pense qu'au point de vue thérapeutique, quand on est inquiet de perdre son maquillage, c'est une pratique de qualité...

J'imagine un général russe : si on lui retirait sa casquette, ses médailles, il faudrait tout de suite le soigner ! S'il n'a pas ça, c'est un ballon de baudruche percé, à moins-pour des raisons de spiritualité- qu'il effectue de telles pratiques ; ce général russe, on le déshabille, on le fait tourner un peu, il se rend compte que, sous la coquille, il y a du monde, ce qui est très rassurant et ce qui peut-être thérapeutique.

Parfois, on peut même aller un peu plus loin -et c'est mon cas- : des fois on tombe dans le trou, mais c'est pareil ; on n'a même plus ce concept d'être, mais c'est PLEIN !

Alors je n'en dirai pas beaucoup plus ; j'ai entendu qu'on parlait d'archaïsme, de culture. Je suis tout à fait d'accord en ce sens que je rappelle qu'on ne peut pas décrire un parfum de fraise ; la seule chose que l'on puisse faire, c'est de dire : « Goûte une fraise », je goûte aussi, on a goûté la même chose, on a mis le même mot dessus et, quand, trois jours après, on parle de fraise, on sait de quoi on parle ; donc c'est la culture. On tombe dans des états où on aurait des choses à dire, mais on ne sait pas quoi dire, parce que c'est de l'ordre de l'indicible ; alors il va falloir avoir des expériences communes, mettre des mots, auquel cas on

pourra en parler. Je pense que le culturel a été perdu de côté -là, mais, on ne sait pas quoi dire parce qu'on ne sait pas décrire ; et, de temps en temps, on rencontre quelqu'un : « *Oui, c'est bien ce que j'ai senti !* ». On s'aperçoit qu'il y a communion sur un vécu ; mais c'est très difficile d'en parler.

LA POSSESSION FEMININE ET LA LOI PHALLIQUE

DOCTEUR YVES KAUFMANT

Au risque de surprendre, je ferai deux préliminaires à mon exposé:

1) Le premier consiste en ceci, que je ne me réclame, ni de l'ethnopsychiatrie, ni de l'ethnopsychanalyse: plus que la dissonance inhérente à ces appellations, m'y déplaît la connotation ségrégative: autant il me paraît légitime de se dire ethnologue, pour préciser l'objet culturel auquel on s'attache, autant la particularisation du rôle "psy" me paraît du registre de l'errance éthique, tant l'essentiel pour psychanalystes et même psychiatres me paraît de ne pas référer la demande de soins à l'origine où à la structure du demandeur, mais à la décision personnelle inhérente à sa démarche: pourquoi sinon, ne pas différencier praticiens pour hommes et praticiens pour femmes, pour hystériques et pour phobiques, pour bruns et blonds etc...

2) Une conséquence de ce premier point est qu'étant psychanalyste "tout court", je n'ai pas pour habitude de parler d'autre chose que des sujets humains et des avatars de leur existence: cela m'amène sur trois continents, dans une démarche d'universel et non de classification.

Pourtant, dans la mesure où on ne peut tout dire, j'ai choisi d'aborder le sujet prévu par le biais des femmes et des relations qu'elles entretiennent avec la loi phallique: celle des hommes.

Pourquoi en Afrique?

Depuis qu'avec le G.R.A.P.P.A.F., je vais en Afrique, je vais de surprise en surprise, j'ai eu déjà l'occasion de le dire, ici et là, en évoquant les divers poncifs qui tiennent lieu d'ordinaire d'un savoir psy. sur les sujets de ce continent; c'est encore avec les ethnologues que j'ai le plus appris, restant toutefois sur ma faim, faute de les voir, sauf exception (D.Bonnet, A.Zempleni, C.H.Pradelles de la Tour), sauter le pas qui sépare les schémas sociaux des dédales individuels du désir.

Il est bien évident que d'aller en Afrique n'a pas fait dévier mes questions, ou plutôt celles que se posent avec moi mes analysants. Comme parmi ces analysants, il y a une forte proportion d'analysantes, les conditions du désir et de la jouissance féminine m'occupent avec une constance qui suffit à en maintenir le vif dans mes recherches africaines:

Comme je suis par surcroît psychiatre, la souffrance et les symptômes évoquant les aléas du désir dans la féminité m'interpellent souvent, à l'hôpital, par le biais des rébellions hystériques de l'absolu de l'attachement féminin à un idéal dont la vérité doit plus au symbolique que les idéaux tramés d'imaginaire des hommes.

Pour recevoir des patientes et avoir des amies féministes, je ne pouvais ignorer à quel point les références présumées masculines de notre société dite occidentale sont le plus souvent pour les femmes du registre du dérisoire accepté:

Bien qu'elles vivent dans une société d'hommes dirigée par des hommes, avec des références supposées masculines, j'avais bien sûr l'idée que les femmes n'avaient pas le même système de références supposées masculines, j'avais bien sûr l'idée que les femmes n'avaient pas le même système de références que les hommes: même si les émanations psychanalytiques du mouvement féministe n'avaient, durant les années 60, pas apporté grand chose sur le "langage femme", il n'en demeurait pas moins qu'en fin de parcours analytique beaucoup de femmes me démontraient que le parti qu'elles prenaient d'une apparente subordination aux valeurs phallique coexistait fort bien avec leur état de femme, un rien à coté...

Alors évidemment, l'Afrique représente à cet égard un renforcement de l'énigme féminine. On peut le dire, me semble t'-il, à trois titres:

1) D'abord, au risque moi aussi de rejoindre le clan néo-Balladurien des machines à poncif, à cause de cette appellation de "continent noir": ce continent de la jouissance avec des transes emblématiques, avec ses tam-tam et son étrangeté, paraît de prime abord poser bien opportunément, au sein de ce supposé déchaînement, la question de la jouissance qui là-dedans, serait spécifique aux femmes.

2) Ensuite, du fait de la complexité et de la multiplicité des systèmes de références qui, sur ce continent, déterminent la place d'un sujet au sein de son groupe: lignages référés aux pères, aux mères, autorité de la soeur aînée du père, de l'oncle etc..., tout cela ne modifie que

peu un ordre symbolique qui, grosso modo, sert à situer chacun en sa famille et en son groupe, et le fait en articulant chacun à ce dont il manque et qu'il retrouve, ou non, chez l'autre.

Comment, la dedans, ces femmes mises au second plan par des cultures guerrières, supposées laminées par l'Islam et la polygamie, tiraient-elles leur épingle du jeu? Nous avons vite eu la réponse, en visitant il y a 10 ans les maisons de l'un de nos amis, polygame:

Cet homme célèbre, riche, considéré, bardé des nobles insignes de la paternité, du savoir humain et transcendantal, chef de famille s'il en est jusqu'au point où tout le monde paraissait dans une totale dépendance, matérielle et imaginaire, de lui, cet homme, dis-je, était le jouet épuisé, excédé, asservi de ses femmes, pourtant aussi soumises que souhaitable: le plus intéressant pour nous était que cette soumission n'était nullement feinte, nullement teintée de l'ironie agressive qu'y auraient mise leurs soeurs européennes, et qu'elle allait totalement de pair avec le fait établi que toute la puissance d'un homme ne peut le faire échapper à son assujettissement aux femmes.

Un mot m'a été dit plus tard par une de mes amies africaines, qui m'a mise un peu sur la voie de ce dont il s'agissait: « tu sais, les hommes ont le savoir, mais nous avons la Nature, sur quoi on peut tout savoir... ». C'est sur cette entité de Réel, la Nature, que s'articule ce qu'il en est du statut le plus essentiel de la féminité, soit de tenir mordicus à un bout de réel non balisé par le symbolique, et de tenir par dessus tout à ce qu'il soit inscrit qu'aucun savoir ne peut s'y appliquer: cela les différencie des hommes, qui y croient toujours, fussent-ils psychanalystes, et pensent trouver sur la féminité un savoir, là où il n'y a à repérer qu'une position sur le savoir.

3) Enfin, cette question de féminité, quand on tente de la traiter d'une manière Lacanienne, amène assez facilement à une construction, ou plutôt à un fantasme, là encore pas sans lien avec les conceptions féministes:

Pourquoi un système de références féminines ne donnerait-t'il pas naissance à un discours, soit à une position face à l'Autre, et à la jouissance, qui soit spécifiquement féminin? plus simplement, en dehors des mythiques amazones (sur lesquelles nous reviendrons) ou de l'artificiallement phallogocentrique harem, quid d'une société féminine?

La réponse de Fellini n'est certes pas sans intérêt pour nous, marquant l'appréhension qu'avait l'intuitif réalisateur d'un au-delà de la castration, mais où la vision montre bien les limites qu'il y a à cacher l'incachable. L'Afrique, elle, montre l'exemple des sociétés féminines strictement articulées au divin et au thérapeutique: des cultes de possession féminine posent pour nous un certain nombre de questions:

1) Celle tout d'abord de l'individualisation de puissantes vacuoles féminines au sein des sociétés réputées masculines.

2) Celle de spécificité des rapports entretenus par ces femmes avec ces divinités plutôt phalliques...

3) Celle de la fonction des trances, phénomènes de clivage d'un sujet entre les diverses phases de ses identifications, sur un mode où se trahit dans la déhiscence son désir.

4) Celle enfin de la position subjective de ces femmes, avant et après l'initiation, face aux aléas de la sexualité.

J'ai donc choisi de vous parler de deux cultes de possession féminine, au Niger et au Gabon, et d'essayer, non pas de vous transmettre un savoir sur la féminité, mais de prendre argument de la structure de ces cultes pour évoquer la structure de la position féminine face aux valeurs phalliques et à la jouissance:

En un mot, ces cultes de possession montrent en quoi, pas toutes, elles sont, ces femmes, dans la fonction phallique; et comment, de le démontrer, ça les assure dans une position qui n'est ni celle du garçon manqué, ni celle de l'objet, mais d'être un au-delà où le moment, sans pour autant signer la psychose.

BORI HAOUSSA

Le principe: rendue malade par les Dieux parce qu'elle a péché contre eux, la future adapte ne doit son salut et sa guérison qu'à son repentir et son adhésion totale et irréversible au culte Bori: c'est un culte exclusivement féminin.

- Le lieu: la région de Maradi au Niger

- Le déroulement pratique de la possession: les divinités du Panthéon Haoussa viennent s'incarner dans le corps d'adeptes préparées à cet effet: au terme de trances préliminaires qui agitent durant de longues minutes le corps de l'initiée, la Divinité (Iskoki) substitue sa personnalité à celle de son support, parlant et agissant à sa place.

Le *bori* s'intègre entre l'Islam et la vieille religion Anna: les Dieux de cette dernière, Kure et tête, ont perdu de leur prestige et de leur toute puissance: ravalés au rang de garde, ils sont subordonnés à Allah; le *bori* haoussa, comme beaucoup de rites africains de possession, comporte une dimension thérapeutique; une femme tombe malade pour avoir négligé un Dieu; sa maladie voit sa gravité modulée par celle de sa faute: elle ne pourra guérir qu'en entrant définitivement dans le culte *bori*, en devenant la "jument" de l'ISKOKI offensé, c'est à dire en étant sa fidèle servante et son réceptacle lors des séances de possession: des secrets lui seront révélés et elle pourra soigner la maladie dont elle avait été tout d'abord la victime; lors de son initiation, elle sera d'ailleurs vouée à d'autres Dieux sous la protection desquels elle se mettra et dont elle pourra soigner les maladies caractéristiques: chaque Dieu a en effet, ses traits de caractère distinctifs: au nombre de ces traits entre le fait que le Dieu est titulaire d'une maladie, ainsi la Déesse Uwal-Gona suscite les avortements, Le Dieu Gogo envoie la lèpre, Matal-Machi un certain type de folie etc...

Une longue formation permettra à l'initiée de devenir guérisseuse émérite et de gagner une place de choix au sein de la société. Les phénomènes de possession se manifestent à chaque occasion importante de la vie de l'initiée: elle est tenue de « montrer » ses Dieux (Tana Hau Iskokir ta) ou d'être « montée » par eux (Iskokir ta suna hau ta) lors de ces occasions que sont mariage, naissance, changement de maisons: toutes les adeptes du culte participent à la cérémonie apportant par leurs propres possessions les signifiants de leur propre Iskoki. La possession est aussi et presque surtout une démonstration tout à la fois de pouvoir et de jouissance (du pouvoir de la jouissance?): c'est l'aspect que souligne la dimension Shagali du *bori*: il s'agit de véritables parades, où les phénomènes de possession sont particulièrement intenses et polymorphes, un peu à la façon du Vodoun Yoruba (Nigeria, Dahomey), ce qui est étonnant chez les Haoussa austères et islamisés: l'érotisation du rapport entre les initiées et les Dieux y est particulièrement forte.

Je n'évoquerai pas ici le déroulement des phénomènes de possession à proprement dits; je mentionnerai seulement quelques points importants à cet égard:

1) à chaque séance, l'initiée peut « monter » ou « être montée » par une dizaine de Dieux.

2) la femme *bori* est très disciplinée: aucune possession ne se manifeste en dehors des circonstances prévues par le culte.

3) l'institution du *bori* est valorisée par la société: les adeptes sont à la fois redoutées et respectées: leur statut de réceptacle des Iskoki et leur rôle de guérisseuse leur confèrent une position sociale et économique privilégiée.

Les raisons de l'adhésion au culte nous semblent importantes car elles délimitent un certain type de rapport subjectif à la jouissance et au langage sur lequel les concepts de la psychanalyse freudo-lacanienne permettent un apport non négligeable. La cause principale de recrutement est, on l'a vu, la maladie: contrairement toutefois à ce qui introduit au N'doep sénégalais, les troubles psychiques n'apparaissent pas comme au premier plan des maladies rendant l'initiation nécessaire: l'étude de Jacqueline Nicolas à laquelle je me réfère ici fait état principalement à cette place de la stérilité, des avortements répétés, des maux de ventres, des maux de têtes, des maladies des yeux, des hémiplésies et la fièvre. Il est évident que ce cortège symptomatique ne laisse pas d'évoquer les modalités particulières de circonscription de la jouissance opérée dans l'hystérie par les phénomènes dits de « conversion »: notons au passage que la guérison est toujours obtenue après l'initiation. Au-delà de ce premier aspect, un bref aperçu de la place des femmes dans la société haoussa permet de donner à celle des femmes *bori* un éclairage particulier: société islamique, l'ethnie Haoussa ne réserve pas aux femmes ordinaires une place extraordinaire, c'est le moins qu'on puisse dire. Font exception à cette règle du second, voire du troisième plan, certaines catégories de femmes, à savoir les premières épouses, les *babani* ou tantes paternelles, les *tambaras* ou femmes à clientèle et les prostituées ou femmes libres (Karua).

Les femmes *bori* sont dans leur immense majorité passées par les différents stades précités: il ne s'agit pas de femmes frustrées qui viennent chercher au sein du culte une compensation, mais au contraire de femmes venant chercher là un nouvel accomplissement à

leur appétit de pouvoir: la femme *bori* aime se montrer, se mettre en vedette. Orgueilleuse et facilement agressive, elle a une haute conscience d'elle-même. Très sensible aux marques de respect, elle les recherche volontiers et sait violemment affirmer ses prérogatives si une concurrence trop gênante se fait trop sentir. L'adepte devient, de par son statut de jument, une guérisseuse puissante et écoutée: outre la dimension sociale de cette place, il faut remarquer que le commerce plus qu'intime, que lui permet son initiation avec les Dieux, la fait supérieure aux hommes qui éprouvent à son égard une crainte socialement marquée.

De noter que la femme *bori* se range du côté de la part de la société qui a à voir avec la fonction phallique ne suffit pas: cette femme virile, dominatrice voire castratrice se différencie de ses consœurs européennes en hystérie par la méthode qui la fait accéder à cette place: le rite de possession qui a cette fonction initiatique est décrit par les auteurs comme d'une complexité qui exclut qu'on le réduise à la seule incarnation du Dieu évoqué.

Tous les observateurs de ce rite de possession-et je ne fais pas exception à la règle-notent le caractère hyperféminin d'une partie de la démonstration: bien sûr, l'Iskoki apparaît, nantie de ses attributs, ses thèmes habituels, sa voix (différente de celle de la femme), mais la femme ne cède pas la place; elle reste sur scène en tant que jument qui monte ou est montée par le Dieu: c'est la démonstration de sa jouissance, la mise en scène de son caractère d'absolu, qui est le garant de sa soumission féminine au Dieu, mais aussi de ce en quoi elle jouit bien plus que lui de la situation.

« Rien de plus phallogocentrique qu'une femme » disait le Docteur Lacan dans le séminaire R.S.I., à ceci près qu'aucune de toute le veut ledit Phallus: elle en veulent bien à condition de ne pas s'en servir: elles ne le donnent qu'autant qu'elles ne l'ont pas » quelle plus belle illustration de cette petite phrase que cet exemple des femmes *bori* donnant à la société Haoussa un phallus dont le culte même dont elles sont les porte-paroles montre qu'elles n'ont pas, se situant précisément de n'être pas toutes, en regard de la fonction phallique: ce que démontre le déroulement de la possession c'est qu'elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire, une jouissance au delà du phallus incarné sous la forme de l'Iskoki.

Dans le Séminaire encore, Lacan insistait au demeurant sur cette question des rapports de la jouissance féminine avec Dieu en ces termes: « c'est en tant que sa jouissance est radicalement Autre que la femme a davantage rapport à Dieu que tout ce qui a pu se dire dans la spéculation antique en suivant la voie de ce qui ne s'articule manifestement que comme le bien de l'homme ».

Qu'il y ait dans les cultes féminins de possession en Afrique une mise en évidence via le rapport avec la divinité du caractère « en plus » de la jouissance féminine, voilà ce que la société initiatique Ombudi en pays Mitsogho du Gabon montre d'une façon encore plus patente que le culte *bori*, car elle se trouve en rivalité directe avec une société masculine, la société, Ya Mwei: j'en parlerai plus brièvement que du culte précédent, n'ayant pas d'expérience personnelle et m'étayant sur le travail d'Otto Gollnhofer et Roger Sillans, paru dans Psychopathologie Africaine Vol X, N°2, 1974. Là encore, c'est par la démonstration, dans la mise en scène de leur division, du caractère en plus de la jouissance féminine, que les femmes Ombudi établissent leur supériorité sur les hommes Ya Mwei, tenant sur l'incontournable de la répartition phallique de la jouissance un discours qui n'est pas sans évoquer au premier plan du S I caractéristique du Maître.

Les facteurs qui amènent les femmes à l'initiation sont principalement la stérilité et les difficultés conjugales contrairement au culte *bori*, on a là, une rupture, celle du passage d'une position subjective à une autre: là où, chez la femme *bori*, il y a volonté d'affirmation de la jouissance en plus sans renoncer au phallus, il y a dans l'Ombudi un retour au Phallus par le biais de cette mise en évidence de la jouissance féminine: autrement dit, c'est de ne pas parvenir par la contingence de la rencontre avec l'autre sexe à une écriture du rapport sexuel, qui pousse la femme à chercher dans l'Ombudi l'illusion que le rapport sexuel cesse le temps de la possession, de ne pas écrire: c'est par un effet de retour la jouissance qu'elle en retire qu'elle impose aux hommes initiés comme faisant foi du caractère fondamentalement insuffisant de la fonction phallique: ajoutons au passage que la société Mitsogho, matrilinearité est centrée la société par les aléas de la fonction de reproduction, met les femmes en position essentielle dont elles ont déchu par la stérilité ou le divorce: l'Ombudi représente une compensatoire, réservée aux femmes pour qui le génie a une prédilection.

En effet, par l'intermédiaire de la société initiatique du génie « Ya Mwei », les hommes maîtrisent sur le plan juridictionnel le système d'autorité et sa dimension thérapeutique, alors que les femmes qui revendiquent la découverte de cette entité mythique dont les hommes se sont emparés, sont censées subir cette autorité. C'est dans la dimension mystique, la particularité de leur rapport à Dieu, qui leur permet de rétablir, voire d'inverser l'équilibre: c'est leur rapport direct à Dieu, via leur modalité particulière de jouissance qui soutient leur prétention à éclipser ce pouvoir juridictionnel des hommes: cela ne va pas sans occasionner, semble t'il, des rencontres en formes d'échauffourées quand il s'agit d'établir la suprématie sur le plan thérapeutique: la violence entraînée par les états de possession vérifie ce que Lacan dit des femmes: « c'est quand même elles qui possèdent les hommes ».

Que dire de plus?

Il me semble tout de même que le beau parallèle entre le Ya Mwei et l'Ombudi est plus que riche d'enseignement quant à la position respective de la partie masculine et de la partie féminine de l'humanité:

Ce que me disait mon amie africaine évoquée au début, c'est finalement que la jouissance féminine c'est l'au-delà où la radicale absence du phallus n'est pas la folie: cette absence se marque comme manque et définie à elle seule une structure:

LA JOUISSANCE FEMININE

Bien qu'apparentée à la jouissance de l'Autre, jouissance dite psychotique en ce que le sujet ne s'y soutient pas, la jouissance supplémentaire des femmes s'apparente, selon Lacan, à la jouissance des mystiques: il refuse de confondre Mystiques et Psychotiques, en raison de la reconnaissance du manque que les mystiques ne cessent de proclamer: Ils (mystiques) ou elles (femmes hystériques), jouissent du manque, et non d'une totalité de l'être:

Plus femmes que les autres, les hystériques, dont les folies, les crises, les transes surviennent si le manque vient à manquer, c'est à dire si un objet imaginaire vient à occuper la place vide de l'objet a : la transe est donc directement corrélée à la structure comme

nécessitant le maintien du désir comme insatisfait, ce qui rend le refus de cette intrusion indispensable: ce refus, il se manifeste par la mise en fonction du sujet comme objet a, un objet à signe comme rien de l'incomplétude fondamentale de l'Autre (au contraire du délire psychotique où le délire signe la complétude de l'Autre).

Alors, que peut on dire à ce point de l'hystérie: l'hystérique est t'elle une superfemme ou une femme qui ne parvient pas à l'être?

Il me semble qu'on peut répondre en insistant sur la radicalisation de la position féminine qu'évoque l'hystérie, et qui se présente dans les trances des cultes de possession que nous avons évoqué: pour le coup, autant dans le Bori que dans le Ya Mwei s'appliquent les propos de Lacan dans: d'un autre à l'Autre.

Ce que l'hystérique refoule, mais qu'en réalité elle promet, c'est ce point à l'infini de la jouissance comme absolu.

Elle promet la castration au niveau de ce Nom du Père symbolique à l'endroit duquel elle se pose comme voulant être au dernier terme de sa jouissance et c'est parce que cette jouissance ne peut être atteinte qu'elle en refuse toute autre, qui pour elle aurait ce caractère de diminution de n'avoir rien à faire que d'externe, que d'être au niveau de la suffisance, ou de l'insuffisance en regard de ce rapport absolu qu'il s'agit de poser.

Enfin, je conclurait par ces quelques propos de Lacan(Séminaire sur Hamlet) qui mettent en question la position féminine et masculine par rapport au Phallus, sur un mode aisément argumentale au Gabon par le parallèle fait entre les deux cultes, féminin et masculin.

PAR RAPPORT AUX CULTES AU GABON

Le Phallus étant l'élément de médiation qui donne au désir son support la femme n'est pas la plus mal partagée dans cette affaire parce que, c'est tout simple: puisqu'elle ne l'a pas elle n'a qu'à le désirer. Mais il est vrai qu'elle s'en passe, car elle a autre chose, un point d'idéal corrélé au manque en soi.

Pour l'homme, pour que son Phallus puisse servir à ce fondement du champs du désir; il va falloir qu'il le demande pour l'avoir: il s'agit là d'un passage transitionnel à travers cette habilitation par la loi, ce en quoi ce morceau, cette livre de chair va devenir le gage, le quelque chose par où il va se désigner à la place où il a à se manifester comme désir à l'intérieur du cercle de la demande.

Quel intérêt les femmes du Ya Mwei ont elles dans cette rivalité avec les hommes de l'Ombudi: je la postule comme fondamentale: en effet, l'autre femme en fonction de l'hystérie, n'est pas le double imaginaire du sujet: c'est plus volontiers un homme qui est ce double imaginaire: c'est à partir de ce double masculin que le sujet tente d'approcher la femme dans son statut d'objet.

DEBATS

DOCTEUR MOUSSA:

C'est vraiment extraordinaire, chaque chose qu'on voit, une transe, on essaye de la calquer à une histoire phallique. Enfin, cherchez à aller plus loin encore! je suis très étonné que vous vous limitiez justement à ce côté démonstratif du culte du Bori. Cela m'a surpris que vous n'ayez pas cherché à aller plus loin car vous auriez compris que ce n'est pas un problème de Phallus. Cela n'a rien à voir. Et je vous dis, le Bori (ce que vous avez vu à Maradi), c'est vrai que c'est une organisation de femmes, prostituées, qui n'a rien à voir avec le culte de possession, rien du tout!

DOCTEUR PIDOUX:

Exactement ce que j'avais écrit comme notes. Depuis les très anciens Boris de Trémousse dans les années trente, et les amusants travaux mystifiés de Nicole Echard et de Mme Nicolas qui se sont laissés piéger tant qu'on a pu, tant qu'elles ont pu le faire à Maradi (nous en avons beaucoup ri) dans les régions du Niger et de l'Afrique de l'Ouest où nous connaissions les cultes de possession du Bénin à la boucle du Niger, elles se sont fait avoir. Bien entendu c'est une organisation de femmes! Ce sont des associations de putains, avec leurs maquerelles, alors comme les femmes Haoussa n'ont pas le droit de sortir de chez elles, parce que les vrais femmes Haoussa sont bouclées par leurs maris, n'est ce pas! les hommes vont voir des femmes danser, parler, « je suis possédée par une telle! » j'ai la célébrité d'être possédée par une telle ». Jamais nulle part, de Haïti à Cotonou, jamais un homme ou une femme (parce que ce n'est pas spécifiquement féminin ces histoires là, il n'y a pas de spécifications), il n'y a pas de discrimination sexuelle dans les cultes des possédés, ni dans le golfe du Bénin, ni au Niger et encore moins en Haïti ou au Brésil. Et bien, jamais il dit, jamais on a l'autosuffisance de lui dire par qui tu es possédé? Hors Nicole Echard et Mme Nicolas leur disaient: « parle nous de ta possession et de ce que tu fais ». Elles s'allongeaient comme des putains qu'elles étaient, cela n'a rien à voir avec ce que nous connaissons. C'est pas du culte, c'est du cul.

DOCTEUR KAUFMANT :

Au nom de quoi décide t'-on décide ce qui est un culte de possession ou pas, au nom de quoi pense t'-on avoir une idée sur ce qu'est un phénomène de possession ou pas, qu'il y a des possessions licites ou pas?.

DOCTEUR PIDOUX:

Mais non! entre l'église et le bordel il y a peut être des choses communes, mais là, c'est un culte, l'autre c'est un cul. Tout le monde le sait, pas besoin qu'on leur fasse des leçons.

DOCTEUR KAUFMANT:

Ca me paraît une imagerie un peu facile, tout de même!

DOCTEUR GIANNOTTI:

Dans le culte Dendi, une femme peut être le cheval, pas la jument, jamais la jument, on est le cheval, qu'on soit homme ou femme, on est pas un cheval asexué, le cheval d'un esprit homme ou femme, ça n'a rien à voir, il n'y a pas d'attributs sexuels marqués comme ça.

BASILE KLIGUEH:

Nous, en occident, généralement nous considérons que la société africaine est très masculinisée et que les femmes n'ont pas d'autorité, ou bien que les femmes sont complètement effacées. De l'extérieur, je pense que c'est vrai. Il vous a fallu entrer dans une famille de votre ami, qui est de surplus polygame, pour vous rendre compte que l'homme en fin de compte, est un pantin s'il a cette chance d'être polygame. Ce qui contredit complètement ce que nous, nous voyons, en tant qu'occidentaux de l'extérieur bon, moi, ignorant complètement les règles de jeu public là bas, j'étais parti m'asseoir avec ma copine sur le banc de la place publique. Les gens étaient devenus complètement horrifiés. Comme ça, une femme peut s'asseoir sur le banc de la place publique?

J'ai demandé pourquoi. On m'a dit, une femme qui s'assoit là bas, c'est une femme ménopausée ou une femme prostituée qui vient se mettre en valeur. Par contre, qu'est ce qui se passe? c'est parce que notre société vit sur un concept religieux et sur cette base nous disons que l'homme est un prêtre de dehors, et la femme une prêtresse de dedans. Si bien que, quand l'homme rentre à la maison, qu'il soit polygame ou monogame, il n'y a plus rien à dire, sinon presque. Par contre, si l'homme est dehors, il a toutes les voies libres.

DOCTEUR MOUSSA:

Désolé, cher ami, je suis bien désolé, qu'il y ait une telle divergence, c'est aussi bien parce que l'on dit: l'adversité est la preuve de l'amitié. Je pense que vous n'avez pas cherché plus loin hein? les gens se sont limités à des séances de démonstration tout comme Jean Rouche l'avait montré dans son film « les Maîtres Fous ».

Nous on ne les considère comme une équipe de culte de la possession, pas du tout. C'est des gens qui se sont retrouvés ici, en Europe, à la première guerre mondiale, frustrés par rapport au pouvoir colonial en Europe et au système militaire. Ils retournent au pays et forment une sorte de secte et voilà! mais ça n'a rien à voir avec le culte de possession.

DOCTEUR KAUFMANT:

Je voudrais quand même répondre quelque chose sur la question du Phallus, parce que j'ai l'impression mon cher ami, que quand vous m'entendez parler du Phallus vous entendez parler d'une histoire de quequette. Dieu merci, on en est pas là. Et je suis content de l'intervention du Monsieur de tout à l'heure, qui montre à quel point, ce qui est du registre de porter la culotte, est relatif. Ce n'est pas forcément les valeurs qui ont l'air de triompher à l'extérieur qui triomphent à l'intérieur. Je ne pense pas que ça se répartisse en fonction des sexes. Je pense qu'effectivement, il y a des hommes qui sont franchement coté homme en fonction de leurs identifications, qu'on appelle ça cacahuète si on en a envie, peu importe. Mais il n'empêche qu'entre humains, les cultes de la possession s'établissent en termes de celui qui a et celui qui n'a pas. Ce qui régit les rapports entre deux humains et plus que riche d'enseignement quant à la position respective de la partie féminine et de la partie masculine de l'humanité. Ce que me disait mon amie africaine évoquée au début, c'est finalement que, la

jouissance féminine, c'est l'au delà, ou la radicale absence du Phallus n'est pas la folie. Cette absence se marque comme manque et définit à elle seule une structure. Je m'en tiendrai là.

LE VODU

Basile Goudabla KLIQUEH (Anthropologie sociale appliquée, spécialiste du Vodou).

Quand on nous parle du Vodou ici en Occident, nous avons trop souvent tendance à croire que le Vodou équivaut à la sorcellerie et que le Vodou vient des Antilles et de Haïti.

Non, le Vodou n'est pas seulement sorcellerie et avant d'atteindre Haïti ou les Antilles, Vodou vient d'abord de chez les Adza-tado en Afrique Occidentale.

Les Adza-tado sont composés de plusieurs sous-groupes dont les plus importants sont les Evé et les Fons ; on compte également parmi eux les Gù, les Watsi, les Minà, les Kota-Fon, les Anlôa, les Péda, les Wéménu etc...

Les Adza-tado s'étalent sur le Bénin, le Togo et le Ghana.

Le mot Vodou chez les Adza-tado signifie le monde des invisibles, soit « Ewono fé du ». Celui qui peut avoir accès, après initiation ou par sa nature propre, au monde des invisibles s'appelle « sorcier ».

Le sorcier peut faire du Bien. Le sorcier peut faire du Mal. Cela dépend du choix de l'opérateur. Selon moi, le Bien est une propriété privée et relève du domaine de l'égoïsme alors que le mal est plus facile à partager. Celui qui n'est pas malade ne va pas partager sa bonne santé avec le médecin. C'est pour cela que nous ne connaissons que le côté maléfique du Vodou.

Le Vodou de meut sur trois paliers hiérarchiques qui s'interpénètrent, trois paliers qui s'expliquent les uns par les autres, trois paliers qui se soutiennent.

Ceux ci se nomment : Mawu, Fétomé et Agbégbomé.

Mawu :

Mawu signifie, chez les Adza-tado, Etre suprême, l'humain que nul ne peut dépasser. C'est une énergie omnipotente et omniprésente qui ne se manifeste que par ses réalisations, ses matérialisations.

Fétomé :

D'aucuns disent en français le Cosmique. Fétomé est la pensée de Mawu où celui-ci fait le prototype du monde à devenir. Quand les prototypes sont prêts à Fétomé, Mawu les fait matérialiser à Agbégbomé.

Agbégbomé :

Selon les Adza-tado, Agbégbomé est le monde de vie matérielle, le monde des épreuves, le monde terrestre. C'est ici que l'on se rend compte de l'existence de Mawu (L'Être Suprême) et de ses réalisations.

L'Être Suprême se manifeste aux humains par les principes mêmes qui donnent la possibilité de la vie : l'air, le feu, l'eau et la terre.

L'air est symbolisé chez les Voduoisants par Afà ou le Verbe de Mawu. Afà mou le verbe de l'Être Suprême interprète tous les Vodou sans exception et sert d'intermédiaire entre le monde des invisibles et les humains.

Le feu se symbolise par Vodou Xébieso, le « dieu de la foudre » de certains, et qui transmute l'air en eau.

L'eau est représentée par Vodou Edà, le serpent ou MamiWata et constitue la divinité de la richesse, de la fécondité et de la procréation.

La terre se présente sous les traits de Vodou Anyigbàto ou Sakpatè.

Traité comme le Vodou de la variole, Sakpatè symbolise aussi la jalousie, la dualité ou la complémentarité. Bref, il représente les épreuves terrestres.

De ces quatre principes de base découlent tous les autres symbolismes du Vodou. Tout ce qui est sur terre, animé ou non contient l'énergie de Mawu (l'Être Suprême). Vous pouvez donc vous adresser à Mawu en vous servant d'une pierre, d'un fleuve, d'un arbre ou autre, compte tenu de votre environnement.

De ces faits, le Vodou est une religion de la nature aux pratiques multiformes. D'ailleurs le nom complet de Mawu se décline comme suit : Mawu Ségbo Lisa, Ata koko dabi bé dzé na vono : Être Suprême, Vieille Ame aux multiples manifestations, père éternel sans fin.

Pratique du Vodou :

Je disais donc que l'on peut s'adresser à Mawu (l'Être Suprême) en se servant de la matière terrestre que l'on veut. Mais pas n'importe quelle matière. La matière se choisit judicieusement compte tenu de ce que l'on veut faire. Ce choix judicieux de la matière dépend du savoir-faire. Ce savoir-faire relève d'une transmission de parents à enfants, d'oncles ou de tantes aux neveux, nièces, de grands-parents aux petits-enfants, d'amis ou de maîtres à élèves. Nous appelons cette transmission l'initiation au Vodou.

L'initiation au Vodou se fait de telle manière qu'à part le verbe et la matière que l'on confie à l'initié, celui-ci apprend à harmoniser son esprit avec l'énergie divine qui se trouve partout et en même temps.

En d'autres termes, l'initié apprend à harmoniser son psychisme avec le psychisme universel, son âme avec l'âme universelle. A ce moment, vous devenez un Sorcier, Bon ou Mauvais.

Tout ceci nous pousse à dire que le monde dont nous faisons partie est ambivalent : un monde psychique qui est une énergie omnipotente et omniprésente ; un monde matériel constitué par tout ce que nous voyons et percevons par nos cinq sens.

Pour le Voduisant, le monde physique n'est que le réceptacle visible du monde psychique, pour le Vodouisant, tout ce que nous voyons autour de nous possède l'âme de Dieu. A ce titre, l'humain n'est qu'un réceptacle intelligent du monde des invisibles. Oui ! l'humain est une matière vodou par excellence.

Parmi les initiés, il y a les simples croyants ou les simples adeptes d'un Vodou et les prêtres qui font parler tel ou tel Vodou.

Pour savourer toute la dimension du Vodou, les Adza-tado de font d'abord initier à leur propre destin. Cette initiation de base s'appelle l'initiation au Fa-destin.

Je disais plus haut que le Fa ou Afà est le verbe de Mawu. Cette parole de Mawu s'exprime sous deux formes :

- le Fa-destin qui révèle à l'individu sa mission terrestre
- le Fa-oracle qui permet à l'individu soit de communiquer avec son propre destin, soit de communiquer avec le monde des invisibles. L'un et l'autre reviennent au même puisque le destin de l'individu ne constitue qu'un maillon du monde des invisibles.

En février 1994, je soutenais une thèse sur le Vodou à la Sorbonne. Ce sont des recherches que j'ai commencées en Janvier 1982.

Après avoir fui le Vodou pendant plus de vingt ans, je suis revenu au Vodou en 1973 pour solliciter son aide, ça a marché.

Alors je me suis demandé comment une motte de terre, un arbre ou un fleuve peut rendre malade ou guérir. Pendant cinq longues années, j'ai cherché sans trouver ou me heurtant à des murs infranchissables pour moi.

Mon père était l'un des plus grands prêtres de la ville. Il était le premier à ne rien me montrer.

Puis brusquement, par suite de mes demandes persistantes, un oncle me confère la prêtrise de Afà. C'est-à-dire la capacité de communiquer avec tous les Vodou, pour moi-même et pour les autres à leur demande.

Le rôle du prêtre de Afà ou Boko, est de permettre à chaque individu de communiquer avec son propre psychisme, avec sa propre âme. Le Boko propose aussi à ceux qui viennent le consulter des solutions à leurs problèmes.

Dans ces solutions, le Boko utilise les bêtes, des objets matériels qui constituent des supports ou plutôt des réceptacles permettant la suggestion et l'auto-suggestion.

Les rituels que fait le Boko (le prêtre d'Afà) s'adressent au psychisme du patient par les cinq sens ; c'est la suggestion. Le Boko peut vous confier des amulettes ou des statuettes qui constituent pour vous de supports d'auto-suggestion.

La suggestion et l'auto-suggestion ont pour but de soigner le psychisme malade ou en dysharmonie avec le psychisme universel. Ensuite le psychisme de l'individu doit réagir sur le corps physique et provoquer ou aider à un rétablissement somatique.

Car pour le Vodouisant, le psychisme commande au physique. C'est pour cela que pour les Adza-tado, la quasi-totalité des maladies sont psycho-somatiques. La maladie, pour eux, se définit par tout déséquilibre de la vie de tous les jours : partant du simple mal de tête pour arriver aux accidents les plus graves, en passant par l'échec d'un mariage ou l'échec à un examen.

Cette définition de la maladie se justifie si nous saisissons le mode de fonctionnement du Vodou.

L'opérateur, lors de son drame rituel, fusionne par son psychisme avec le psychisme universel, la fusion de l'âme individuelle avec l'âme universelle. A ce moment, comme dirait le Dr Epelboin, on peut parler de transe, une transe contrôlée ou non.

Tel vous avez accès au réseau téléphonique du monde entier en décrochant le combiné de votre téléphone, de même le vodouisant peut avoir accès à chaque psychisme individuel en se branchant sur le psychisme universel.

Tel vous pouvez téléphoner à quelqu'un pour lui annoncer de bonnes ou de mauvaises nouvelles, de même le drame rituel vodou peut déposer dans le psychisme de quelqu'un la maladie ou la guérison.

Tel des abonnés ont leurs numéros sur liste rouge, de même certains individus verouillent l'entrée de leur psychisme par des protections ou ce que l'on appelle communément des « blindanges ».

Que ce soit en Afrique, que ce soit à Paris, quand je fais ces rituels, je dis que je fais un équilibrage psychique. Mais si la maladie est somatique au point que le corps physique soit sérieusement endommagé, soit nous avons recours à la pharmacopée, soit nous conseillons au

patient de se faire réparer le biologique par la médecine dont c'est le rôle alors que nous autres nous occupons de guérir l'âme.

En Vodou, nous ne croyons point ; nous passons par la pratique pour nous convaincre et convaincre.

Comme toutes les réalités de ce bas monde, le Vodou est une religion pratique mais à double tranchant. Vous pouvez vous servir de la même chose pour guérir ou tuer. Cela ne dépend que de vous, l'opérateur.

INFORMATIONS

* Vendredi 26 Janvier 1996

Dîner à thème : *ZAÏRE ET ZAÏROIS , ENTRE MYTHES ET REALITES.*

* Vendredi 1er Mars 1996

ARBRE A PALABRES.

* Vendredi 26 Avril 1996

Dîner à thème : *LA VALLEE DU FLEUVE SENEGAL, MIGRATIONS
ECONOMIQUES ET SOLIDARITES VILLAGEOISES.
TENTATIVE DE REEQUILIBRAGE NORD -SUD ?*

* Vendredi 7 Juin 1996

Conférence : *RWANDA, ENTRE GUERRE ET PAIX.
HISTOIRE, CULTURES ET MALADIES.*

Les réunions se tiendront entre 19 heures et 22 heures 30.

Adresse : 28, rue de chartres Paris 18 ème.

Métro : Barbès rochechouart, Gare du nord ou la chapelle.

Téléphone : 42 52 50 13

L'URACA ? c'est :

l'Unité de Réflexion et d'Action des Communautés Africaines

Une association africaine loi 1901, composée de médecins, psychologues, ethnopsychiatres, marabouts, griots, assistants sociaux, parents, jeunes...

POUR QUOI FAIRE ?

Travailler à la recherche de solutions aux multiples problèmes sanitaires et socio-culturels qui touchent les communautés africaines.

Aider à surmonter les difficultés qu'elles rencontrent.

Contribuer à la prévention de la délinquance, de la toxicomanie et du SIDA.

QUELLES SONT NOS ACTIONS ?

En France :

Une permanence d'accueil avec orientation et prise en charge sociale et ethnopsychiatrique.

Des réunions dans les foyers de travailleurs et dans les lieux de convivialité.

Des modules de formation destinés aux travailleurs sociaux en relation avec les communautés africaines.

Un programme de prévention sociale, de la délinquance, de la toxicomanie et du SIDA.

En Afrique :

Des missions humanitaires : don et acheminement de médicaments, organisation de soins de santé, associés à des actions de développement de la santé et de l'économie locale.

Des actions de prévention toxicomanie, délinquance, SIDA à la demande de partenaires locaux.



URACA

URACA

URACA

OÙ NOUS TROUVER ?

Siège social
1, rue Léon
75018 PARIS
M° Château-Rouge

Accueil
28, rue de Chartres
75018 PARIS
M° Barbès Rochechouart

Téléphone
42 52 50 13
Fax
44 92 95 35

OÙ NOUS LIRE ?

Les **Cahiers de l'Uraca** traitent des problèmes sociaux et de santé des communautés africaines.

Numéros parus :

- Santé et Communication interculturelle dans les communautés africaines en France (N° 1) - épuisé
- Parents, enfants entre l'école et l'initiation (N° 2) - épuisé
- Législation et migration : les chemins de la délinquance (N° 3) - épuisé

50 F le numéro

- Recherche : Communautés africaines et Sida : Mythes et Réalités (N° 120 F)

Association Loi 1901
enregistrée le 12 juin 1985
SIRET : 344 857 792 000 32
APE : 853 K - URSSAF : 510 75109 115 W

